

ROBERT LEVESQUE

Journal inédit

CARNET XXXVII

(26 août 1945 — 27 avril 1946 ¹)

(Fin)

12 mars [1946].

Grande famille de l'islam. J'avais semblable impression à Fès. Aucune nostalgie, tant qu'à moi, d'être assez loin de la « chrétienté » ; je prise peut-être d'autant plus le charme musulman. Charmante villa du XIX^e s., donnant sur les cours d'Ibn Touloun. Elle fut meublée par un Anglais, à la fois à l'arabe et selon le goût Louis-Philippe. On va de salle en salle par des détours ; petits paliers, recoins, à chaque instant des niches, des lits de repos, des moucharabiehs devant lesquels se haussent des divans — je ne sais quoi de sombre, de silencieux. Une salle des fêtes qu'entourent des galeries protégées d'un grillage de bois. Salle de marbre et de mosaïques au milieu de laquelle s'élancent de subtils jets d'eau. Extrême intimité ; luxe tout intérieur. Plaisir de songer à Nerval, et de laisser aller le rêve. Un charmant jeune guide nous avait accompagnés une partie de la visite.

1. Les cahiers I à XXXVI et le début du cahier XXXVII (1931-1946) ont été publiés, depuis juillet 1983, dans les n^{os} 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, 98 à 111, 113, 117, 118, 128, 129, 133, 134, 137, 139 à 141 et 143/144 à 151 du BAAG.

Profité d'une visite à la légation pour aller avec Gide au zoo. Enfin vu des crocodiles ; le Nil ne m'a point fait l'honneur de m'en montrer ; tout se fait rare (mais comment dire la beauté de certains adolescents, et parfois torse nu, hissés sur des chameaux ?). Réception à l'université — Gide parle aux étudiants — ou plutôt répond aux questions de Guyon sur l'époque symboliste ; cela sert de répétition à la grande conférence, et rien n'est plus vivant. Séance au théâtre arabe ; Taha Hussein nous avait retenu une loge, et traduisait les facéties. Gide et moi partons à l'entracte, mais non sans avoir salué la vedette, comique excellent et qui montre une extrême émotion.

Alexandrie, 19 mars.

Je viens de recevoir la visite d'un Grec, sans doute un obsédé. Son dada, c'est la langue ancienne. La Grèce actuelle, pour lui, doit revenir à la langue de Platon. Ce type n'a rien lu des auteurs démotiques. Passé deux heures à ergoter. Je ne puis dire d'ailleurs que j'aie perdu mon temps. Il me faut être armé sur les questions grecques.

Le séjour au Caire fut, en somme, très famille. Passé toutes les soirées chez les Wiet. Visite au Musée arabe avec Wiet. Belles lampes (verre) de mosquée. Elles viennent de Syrie ; celles qu'on fit ensuite à Venise ne les valent pas. Étonnante aiguillère persane de bronze (oiseau). Plusieurs panneaux de sculpture sur bois ; lignes très dépouillées ; le plus grand style, et pourtant une grande réalité ; on pense à l'art roman.

Alexandrie, 19 mars.

Conférence de Gide. Émouvante introduction de Jouguet ; j'étais auprès de lui sur l'estrade ainsi que Camborde. Gide avait voulu nous avoir à proximité. Combien il se faisait une montagne de cette conférence (soins pour sa gorge, visites au spécialiste ; il s'était dopé, drogué etc.). Au début, précisément, il insiste beaucoup sur sa crainte de ne pas réussir, sa peur de voir la voix lui manquer, tout cela me serrait un peu le cœur, d'autant plus que c'étaient précautions inutiles : sa voix fut excellente (dépression pourtant le lendemain, par suite des drogues). Raconte beaucoup d'anecdotes — et plaisantes — sur l'époque symboliste ; les gens graves (ou qui se croient tels) furent choqués de voir un homme illustre plaisanter... Gide, tout remonté après sa conférence, trouva du courage de reste pour paraître à un raout de la légation. Entrepris par un solennel imbécile, Mariliu ; obligé de me présenter, il me le nomme, et le dindon penché vers moi ajoute : « de l'Institut ». À l'issue de la conférence, le C^{te} O., délégué français au Liban, et qui s'était spécialement arrêté au Caire, invite Gide à venir parler à Beyrouth. Accepte

d'enthousiasme (car il avait appris la veille que certain petit ami dont il me parlait bien souvent venait de s'installer dans cette ville avec ses parents). La France saura gré à Gide de ce voyage ; moi-même j'y suis convié. Écrit à Merlier pour lui annoncer ce nouveau projet, lui donnant l'aspect d'une invitation officielle ; je parlerai là-bas de la Grèce, comme au Caire et à Alexandrie. Je stipule aussi ma collaboration à *La Semaine égyptienne*, *Valeurs*, *Revue du Caire* etc... ; il faut se faire mousser, il faut hurler avec les loups.

Représentation-lecture d'*Œdipe* aux Amitiés françaises ; Gide consent à lire la première scène. Jamais je n'ai senti autant que durant la conférence de Gide, qui était plutôt une causerie à bâtons rompus, à quel point il peut être différent, terriblement original. Je sentis même combien, à force de personnalité, il peut être désadapté au milieu des autres — et bien que ce qu'il improvisait fût empreint de grandeur il n'est pas étonnant que les petites gens en aient été choqués, car ce n'est pas ainsi qu'on imagine un grand homme.

21.

Étrange... En 1930 j'entrai en relation avec Jean Grenier ; j'avais souhaité faire sa connaissance ; j'allais à lui par besoin de conseils. Il avait dix ans de plus que moi. De loin en loin nous correspondîmes ; toujours je le tenais au courant de mes luttes, de mes espoirs. Aujourd'hui, seize ans plus tard, c'est moi-même que Grenier vient consulter. Oh ! je n'en tire pas vanité, et je me suis contenté simplement de lui décrire ma méthode de travail, ce que j'appelai mes trucs (laisser l'œuvre se faire, s'embrouiller, puis attendre sans intervenir que l'écheveau se démêle ; chercher des équivalences plastiques de l'émotion ; viser à un certain état qu'on veut créer chez le lecteur...). Grenier ne peut pas se mettre au travail ; il ne peut rien commencer ; vertige de la page blanche. Il ne sait pas s'organiser, lier des intuitions successives ; du moins se plaint-il d'une sorte d'impuissance. Il faisait à midi ces confidences devant Gide (et me questionnait en même temps ; je remis à plus tard — quand nous serions seuls — ma réponse). Ton pathétique de Grenier qui n'ignore pas qu'il a qq. chose à dire, et davantage que beaucoup — mais qui craint de ne pouvoir jamais s'exprimer. Je rentre infiniment tard ; je ne sais plus trop ce que Gide répondit à Grenier (conseil de tenir un journal ; il lui annonçait aussi que tout sortirait d'un seul coup...). Gide avouait aussi que tous ses livres commencèrent par un faux départ, et qu'il a conservé les débuts exécrables de tous ses livres à titre de leçon. La difficulté est évidemment de savoir couper le cordon.

Alexandrie m'enchanté ; confusion de tous les types de la Méditerranée et de l'Afrique ; souvent grandes beautés ; population grouillante, ardente. Je ne fais qu'effleurer le tout ; mais ça se grave. Mes jours ici sont comptés ; notre hôtel est au diable, au fond de la banlieue (la ville s'étend à l'infini). Dans mon for intérieur je me sens à l'affût ; il faut se pénétrer de cette ville qui est laide, sans doute, sans monuments. Mais quelle vie ! Et quel passé, d'ailleurs invisible et que nous ne connaissons que par l'esprit. Mais ces joies historiques et toutes intellectuelles, quelle volupté ! Le peu que je vois d'Alexandrie et de son peuple résonne étrangement en moi, il n'est pas un geste, une silhouette, un regard que je ne sente chargé de toute la Méditerranée, et de l'histoire...

24.

Vie intense. Alexandrie m'a conquis. Pas un instant pour rien noter (ou plutôt je garde en poche un petit bloc dans lequel j'accumule, en marchant, ce qui me frappe par les rues). Alexandrie me tient tout un langage ; tout pour moi se fait signe et se rattache à un essai qui déjà prend forme. Mes impressions sont vives (même un certain désespoir s'y fait jour ; Alexandrie me semble poignante), et cependant presque aussitôt elles m'apparaissent dans une forme stylisée. Le plaisir que procure Alexandrie est essentiellement intellectuel ; on y vit dans l'Antique, et cependant il est absent. Je vois beaucoup Grenier et Étienne, qui l'un et l'autre s'étonnent de mon enthousiasme, mais sans le mettre en doute car il appert que je suis profondément ébranlé. Gide seul (et que j'abandonne passablement ces derniers jours pour courir la ville), Gide seul comprend le plaisir passionné que me procure la cité. Prix infini des promenades et des causeries avec Grenier et Étienne ; ce sont là les meilleurs de ma génération ; de grands liens se tissent entre nous ; près d'eux je prends conscience de moi-même.

Visité sous la conduite de Santini les églises coptes du Caire (Yassu Gaucière nous accompagnait). Monde tout inconnu pour moi, et qui menace ruine. Les paroisses coptes forment tout un quartier parmi des petites rues et des cryptes ; on va et vient à travers des ruelles tortues, des gosses, des mendiants. À chaque instant un pot d'eau sale tombe. Le soir, car c'est tout un ghetto, de lourdes portes de bois — comme au Moyen Âge — se ferment au loquet. Église Moallaka (l'église suspendue). On y accède par des escaliers, des cloîtres, des patios. Architecture de bois (un cèdre ajouré, incrusté). Des plantes vertes croissent parmi des sofas. Qq. prêtres crasseux (genre archimandrites) circulent. La façade même de l'église, couronnée de deux campaniles, rappelle en plus

étroit la Trinità dei Monti. Des mosaïques, des ors fanés dans l'intérieur, un étrange ambon que soutiennent douze colonnes en forme d'accordéon (les douze apôtres). Une certaine atmosphère de basilique romaine, mais le tout remanié, tripatouillé par les siècles ; portes célèbres marquetées d'un ivoire translucide. On les retrouve et à la sacristie et tout au long de l'iconostase (celle de S^{te} Barbara, également, est digne de remarque). Fou-rire avec Yassu Gaucière : on nous montrait dans une sacristie les photographies de sainte Catherine, sainte Barbe etc., avec, sous chaque portrait, un petit ballot enveloppé de toile bise : les *osses* de la sainte. Chacune avait son paquet d'os. Descendu dans la crypte de St-Serge : salle, profonde, inondée pendant les crues du Nil ; c'est là, selon la légende, que vécut la Vierge : une pancarte dans la ruelle (écrite en anglais) fait savoir au touriste qu'« ici vécut la Sainte Famille durant la Fuite en Égypte »...

Revu le Musée du Caire ; je n'y étais allé qu'une fois, mais sous la conduite de Driotton. Tête inachevée de Nefertiti (ou de Mout-aten). Chamoux la décrit fort bien, il m'en parlait cet été à Athènes. Ce visage frissonne d'une étrange extase ; les yeux semblent perdus dans une volupté intense que la bouche elle-même semble vouloir exhaler ; mais tout est clos dans ce visage, les yeux aussi bien que la bouche. On voit encore des lignes de fusain, de crayon, souligner les angles et la structure de ce buste. Le hasard a voulu, prétend-on, que cette statue demeurât ébauchée, offrant ainsi comme à l'état pur une femme qui s'offre et au sommet de l'orgasme. Le roi Mykérinos, entre la déesse Athor et une autre déesse (provient de la troisième pyramide). Schiste gris verdâtre. Soutenu sous les bras par les déesses ravies, immobiles ; apparence fixe et figée. Mais lui avance dans l'extase, il avance ressuscité. Un autre monde, et éternel, s'ouvre devant lui. Je ne connais rien peut-être qui manifeste davantage l'au-delà.

Réception chez Stavrinis en l'honneur de Gide. C'était la veille du départ, et la seule manifestation que Gide eût acceptée. Mais nous étions allés auparavant prendre congé de Taha Hussein, le poète aveugle ; nous nous y étions attardés, car c'est là un homme étonnant. Arrivons enfin avec une heure de retard à la réception. Il y avait, me dit Santini (qui s'embêtait à mourir), affolement ; on avait prévu deux fournées d'invités : d'abord celle des journalistes et petits gens de lettres, puis celle des diplomates et célébrités... et notre retard mettait en contact des couches sociales qui n'auraient pas dû se rencontrer.

Je vois chacun préférer Le Caire à Alexandrie ; c'est évidemment la

capitale ; on aime ses vitrines, leur clinquant, la richesse des bâtiments, leur style de parvenu. Il y a qq. chose de colonial et de gorgé dans le Caire. La fortune s'y étale, et de bien fraîche date. Il faudrait faire effort pour trouver là une âme, et sans doute n'y en a-t-il point. Les quartiers musulmans, El Azar, eux peut-être réservent-ils du mystère. Je quitte Alexandrie sans avoir vu Rosette, ni parcouru le Delta. Je le fais sans regret, car j'ai de toute ma force savouré la ville. J'ai essayé de la posséder avec une sorte d'âpreté, en me laissant pourtant aller à ses délices. J'y ai terriblement senti le sens de la compensation ; du désespoir même de ne point pouvoir vivre ici, ni posséder pleinement tant d'appâts. J'ai dans le même instant et avec joie senti se bâtir une œuvre comme analogue, une sorte d'essai sur Alexandrie. À vingt ans j'aurais été malade de cette ville, ou bien je me serais jeté tête baissée dans toutes ses débauches. J'ai maintenant la clef de la possession.

Beyrouth, 30 mars.

Arrivés hier au Liban, ayant quitté Héliopolis le matin à 8 heures. Escalé en Palestine (Lydda). Survolé Haïfa et le Mont Carmel. Climat tout différent de l'Afrique. Il pleut. J'écris auprès d'un poêle. La Résidence où nous sommes logés n'est pas sans confort. Une aile du palais nous est réservée. Des serviteurs annamites, inquiétants par leur service silencieux, errent dans nos couloirs. Aux repas, des nègres, des jaunes et des blancs servent le général. Ce ne sont dans le hall qu'estafettes, chambellans. Des zouaves montent la garde aux barrières du parc. Gide me dit qu'il imagine Jacques dans ce décor, et il est pris de fou-rire. Il s'agit avant tout de jouer le jeu. Prudence du serpent... Le général avait télégraphié au Caire : « J'attacherais du prix à recevoir M.Gide ainsi que M. Levesque ». Impossible de descendre ailleurs qu'à la Résidence. Je me suis amusé au premier repas de faire la conquête des gens, sabre et goupillon (il y avait un père dominicain qui prononça le *bénédictité*). D'une façon générale tout le monde a l'air faux, surtout les gens qui vinrent nous accueillir sur le champ d'aviation. C'est encore le résident qui paraît le plus brave. Surprise de trouver dans les *Cahiers de l'Est* (revue paraissant à Beyrouth) mention de mes travaux — et ceci imprimé avant qu'on connût mon voyage. Longue lettre de Merlier (reçue au Caire). Amphigouri résumé de la situation à Athènes)...

Je veux jouer ma vie avec mes propres cartes.

C'était, je crois, en 1938 (mes journaux d'alors sont perdus) que Sachs me fit rencontrer Albert Sciaky. Ce garçon âgé alors de dix-neuf ans venait de publier *Ce bon temps* que Sachs avait lui-même découvert

et recommandé à la N.R.F. Il signait du nom de François Vernet... « Vous devriez publier aussi, me disait Sachs ; dans cette génération je ne connais que Vernet et que vous pour avoir tant de style. » J'étais loin de me laisser séduire, et bien peu convaincu de valoir qq. chose. Je fus traité de sot. L'important n'est pas là, mais dans une conversation que j'eus avec Vernet, un jour d'été, à une terrasse de café du boulevard des Invalides. Elle me revint en mémoire l'autre soir, au Caire, alors qu'Étiemble déclarait que les *Nouvelles peu exemplaires* de Vernet lui semblaient le meilleur livre de cette guerre. « Quelle perte ! » ajoutait-il. Vernet, un des grands organisateurs de la Résistance, fut déporté à Dachau ; il y mourut en 1944 du typhus. (Les guerres modernes atteignent les meilleurs ; sélection à rebours, selon le mot de Nicolle.) Après m'avoir raconté certaines fugues d'adolescent dans le Bois de Boulogne, puis des souvenirs d'un séjour à Belle-Île, et un très morne hiver passé à Poissy (surveillant de collège !), Vernet me parla de sa mère — ou plutôt d'un journal qu'il tenait régulièrement et qu'il laissait traîner, ou que du moins il n'enfermait pas, car sa mère avait coutume de le lire. Jamais il n'était question de cela entre eux. Mais Vernet savait si bien qu'elle le lisait qu'il consignait dans son carnet des choses qu'il n'aurait pas osé dire de vive voix à sa mère, laquelle certains soirs lui déclarait : « Je vais te tirer les cartes », et sur l'heure elle se mettait à dévoiler à son fils ses plus secrètes occupations, ses pensées profondes, tout en le mettant en garde contre telles personnes dangereuses, tel projet qu'elle jugeait téméraire... Je racontai cette histoire l'autre jour chez Taha Hussein. Étiemble alors déclara qu'on projette de publier ce journal. Vernet était grand, brun, fort élancé. Sachs l'aimait.

31 mars.

Vu jouer hier soir au cinéma *Henri V*. To the few, the happy few... Les Français d'Azincourt, c'est un peu pour les Anglais nos Italiens de Caporotta.

Gide se montre vraiment soucieux de dire des choses pertinentes au Liban ; c'est un terrain diablement épineux... Sans être chauvin ni vantard, il faut laisser au moins un message qui passe les armes et les toges... Partout, au Liban, des ennemis à l'affût : d'une part les Jésuites et leurs anciens élèves, tout-puissants, et qui détiennent soi-disant la culture française, d'autre part les communistes, pour qui Gide est un bourgeois et un traître. Mais la partie vaut bien d'être affrontée. Déjà, un bon point : Gide se présentera en homme libre, n'étant patronné par personne. Ce matin il lui semblait qu'à propos d'*Henri V* une allusion à

certains travers français, dont il a lui-même souvent souffert, ne serait pas de mauvaise tactique. Peu de gens comprendront les nuances, mais il importe plus que jamais d'être entendu des *happy few*.

Pris le thé hier chez B. Je n'eus de plaisir à parler qu'à Seyrig², ancien athénien et qui garde pour la Grèce un amour étonnant. Prononcé, hélas ! qq. jugements sommaires ; tout est beaucoup plus compliqué que cela. Mais j'étais harcelé de questions... Je pense qu'après ma conférence nous aurons l'occasion de parler de nouveau. J'avais connu Mme B. voici dix-neuf ans. C'était à Chambéry en 1927, sur le quai de la gare ; nous allions tous les deux saluer Jouhandeau partant pour l'Italie. J'avais alors dix-huit ans et j'étais terriblement épris de littérature ainsi que désireux de m'instruire ; je désirais approcher des aînés avec une sorte de passion, je voulais recueillir des jugements, des conseils, je courais en tous sens au-devant de la culture... Je m'arrangeai donc pour passer — c'était aux derniers jours de vacances — une soirée dans la villa de Mme B. Soirée littéraire, pensais-je. C'est ce qui arriva, mais c'est, je crois, autre chose qu'elle attendait. Dans ce mois de septembre 1927, j'avais passé huit jours à Tamié ; j'étais fort attiré par la Trappe ; aucun problème pour moi n'était résolu ; tout à fait absorbé par mes troubles intimes, je me souciais peu de faire la cour à une mère de famille. Mme B. frisant la quarantaine me reçut après le dîner dans un peignoir de soie aux manches flottantes et ne cessa d'allumer cigarette sur cigarette tout en se versant des liqueurs dont elle voulut aussi me faire boire. Fumais-je en ce temps ? Sans doute avec modération. De même, les liqueurs exerçaient peu d'attrait sur moi. J'étais venu pour causer, et c'est ce qui arriva³. Je garde à la mémoire tous les propos de Mme B., elle déchirait tous les auteurs ; chacune de mes admirations s'anéantisait sous ses critiques ; sarcasme, ironie, insinuations, rien n'était épargné (Gide particulièrement était écharpé). Je parlais à plusieurs reprises de Jouhandeau que j'admirais alors passionnément, et là du moins je trouvai bon accueil. Enfin, à quoi bon raconter par le menu une soirée ancienne où rien ne se passa... (Rentré horriblement tard en vélo à Challes. Maman s'inquiétait ; sans doute craignait-elle pour ma vertu ; elle avait envoyé à ma rencontre en vélo Henri, lequel, roulant sans lanterne, fut taxé d'une amende de 80 francs...) Rien ne se passa, et là fut le grief, car deux ans plus tard, en présence de Jouhandeau, Mme B., à un

2. Passé une nouvelle soirée avec Seyrig (Beyrouth, 1965). [Note de R. L.]

3. Retrouvé les Bounoure à Rabat (1960). [Note de R. L.]

dîner chez Paulhan, raconta cette soirée grotesque passée avec un collégien qui demeura comme une gourde devant elle — et qui certainement était amoureux de Jouhandeau !... Retrouvé donc hier soir cette Messaline (elle se plaignait à Chambéry de son mari, mais me vantait son fils plus âgé que moi). Impossible de retrouver la femme cynique et hautaine (toute intellectuelle, me semblait-il) dans cette institutrice à lunettes, boulotte et grisonnante, lançant à tort et à travers des paroles. Grand'mère assez spirituelle et consciente de son comique. Je n'eus pas l'occasion de parler de Chambéry (c'est peut-être à éviter). On me traita avec le plus grand naturel, et même cordialement. Je ne puis croire cependant qu'on m'eût oublié.

Alexandrie déjà s'éloigne, mais c'est une ville que je retrouverai. J'aurai à la décrire. Peu de cités m'ont plu davantage. (J'ai compris ce que Gide me dit si souvent : que l'intérêt d'un pays est d'abord dans ses habitants.) Je n'ai cependant pas le désir de vivre à Alexandrie ; j'en vois plutôt les dangers. Ça doit rester pour moi un site poétique. J'ai entrevu quelles sortes de déchirements une telle ville peut fournir, et par là j'ai, je crois, deviné Kavafis. Mais dans le même instant je dominais l'émotion et sentais le désir de lui donner forme. Jamais je ne m'étais senti plus responsable, et maître d'une technique. J'arrivai dans Alexandrie préparé par de longues années de Méditerranée ; je n'avais qu'à cueillir ; tout à mes yeux se faisait symbole ; tout geste s'imprégnait de résonances ; je touchais sans effort le passé dans des rues modernes où rien ne distrairait le passant de la beauté humaine. Saint-Saba, l'église où nous entrâmes avec Jean Grenier. Les catacombes, j'en fus bouleversé (« Tiens, me disait Grenier, j'y ai conduit Étienne et Guyon ; ils restèrent froids tous les deux... »). Le déjeuner chez le père d'Anthi Nomikos ; les faïences d'Asie Mineure... Les souvenirs de Kavafis qu'il évoque. J'ai erré passionnément dans cette ville, mais je n'ai pas *couru*. Je ne me sentais pas comme jadis harcelé d'un besoin d'être aimé, amoureux de tous à la fois, et désirant tout voir et me trouver simultanément dans tous les quartiers. Ah ! les émois de la jeunesse, je les sentais comme sublimés. La plus belle aventure n'aurait fait qu'amoindrir la volupté qu'Alexandrie me versait à torrent. Nous habitons un hôtel suisse, assez loin du centre. Suivi chaque soir, après le dîner, le rivage (Gide se couchait de bonne heure). Joie marine. Solitude. De loin en loin, un planton égyptien. On a posté récemment (depuis les troubles anti-anglais) des sentinelles un peu partout. À peu près rien lu durant ce séjour (comme durant ce voyage). Le peu que j'ai à dire m'absorbe tout

entier...

Représentation-lecture de l'*Enfant prodigue*. Les deux jeunes frères étaient charmants ; je les retrouvai chez Nomicos. Foule de gens à ma conférence ; Gide trouva les textes mieux choisis qu'au Caire ; certains m'entendirent mal ; il y avait pourtant un micro, mais on m'avait recommandé de parler presque à voix basse. J'ai encore beaucoup à apprendre, techniquement. L'important est d'être pris par ce qu'on dit. « Au début vous aviez l'air de vous ennuyer (timidité ?), me dit Grenier. Mais après dix minutes, et ceci en croissant jusqu'à la fin, vous vous êtes animé. On pouvait croire que le début si morne était l'effet d'un calcul... On eut aussi l'impression que vous aviez connu Kavafis, tant vous saviez l'évoquer. » (J'avais remplacé Seferis par Kavafis.)

Conférence de Grenier sur la liberté (c'était la deuxième de toute une série). « Je remplacerai aujourd'hui, lui dit-il, les anecdotes par des méditations. » Forme d'humour des plus particulières ; comique tout diffus, et presque insaisissable. Mais, décrivant les diverses formes de l'hésitation, les illusions diverses de la liberté... sous l'apparence comique on devinait aussi le drame d'un homme. Grenier (et il nous l'avouait deux jours plus tard) n'a pas d'autre souci chaque matin que de trouver un moyen pour ne pas travailler. Il fuit la création ; la page blanche lui fait horreur. « Je sais avoir qq. chose à dire, nous confiait-il. Mais comment parvenir à relier entre elles les intuitions qui s'effilochent, se disloquent ? » Qq. jours plus tard, Grenier, ayant eu l'occasion de lire divers de mes essais sur la Grèce, m'avoua : « Je crois avoir tout lu sur le sujet ; tout est médiocre ; depuis Gobineau on n'a rien fait de mieux. » « Vous rejoignez la grande tradition, celle de la prose des essayistes qui touche la poésie », me disait au Caire Simon (il voulait parler de certaines pages données dans *La Marseillaise*). Naturellement, ces paroles sont exagérées ; et cependant c'est dans ce sens que j'ai voulu travailler ; je suis encore loin de compte. Gide lui-même me disait voici trois jours : « Tu devrais nous faire des essais sur n'importe quoi, des gens, des villes. Tu n'auras qu'à t'abandonner... » (Je ne suis pas encore mûr, cependant, et puis je dois me délivrer de la Grèce, où cependant je peux mettre beaucoup de moi-même.)

Apéritif chez G. Aghion, grotesque personnage qui avait invité Gide à descendre chez lui. Prévenu à temps du danger, il fallut cependant, par décence, lui rendre visite. Déjeuner avec Tsatos (le marin) ; il repartait pour Athènes. Les nouvelles qu'il me donne sont douteuses ; il est optimiste, car il est homme de la droite (et c'est le parti qui sera élu, l'autre

boycottant les élections). Aucun plaisir à rentrer en Grèce — fanatisme des deux côtés, brutalité policière. Possibilité de guerre civile ; on prendra les devants, et sans doute par une sorte de terreur...

Soirée dans une taverne grecque avec Liddell, Pappas, Nomicos, Pilovakis et Malanos. Tous insistent (car, paraît-il, beaucoup de Grecs ne trouvèrent point de place pour m'entendre) afin que je prononce une autre causerie. Il reste par malheur trop peu de temps. On voudrait aussi publier les paroles que j'ai prononcées (afin de prouver que les Grecs ne sont pas seulement des gens d'affaires), mais je dois avouer que j'ai parlé d'abondance... Pèlerinage nocturne à la maison de Kavafis ; on me montre la rue Lepsins où il vécut ; les fenêtres de son appartement au second étage. Tout ce quartier jadis était rempli d'hôtels borgnes. Je vois aussi l'église St-Saba, la plus ancienne des églises grecques d'Alexandrie (bâtie sur un sanctuaire d'Apollon), et l'hôpital grec où mourut Kavafis, tout cela à deux pas de sa maison. Parfaite gentillesse et courtoisie des gens m'entourant. Comme malgré moi, bien sans l'avoir cherché, je suis devenu représentatif...

« Exposition Gide » aux Amitiés françaises. Beau travail d'Étiemble, qui sut faire sortir des collections privées des bouquins, des photos, toutes sortes de souvenirs. Dîné le soir avec Étiemble et Yassu Gauclère. Nous prolongeons assez tard la soirée dans la chambre d'Étiemble. Conversation surtout littéraire ayant un but à peu près identique, mais on dévie sur la morale. Yassu G. a été frappée à Paris des excès de l'individualisme chez les j. gens, et parmi les meilleurs. Il faut au contraire apprendre à ces garçons une morale. Mais laquelle ? Tout est à refaire, à réviser. Le code général est en entier à récrire. Certaines découvertes médicales, ou psychologiques, ont entièrement modifié notre conception de l'homme. Nous avons grand besoin de nous libérer, et de nous mettre à jour... (J'avoue que cet échange de vues m'a beaucoup fait réfléchir. Je n'avais point rencontré à Paris de jeunes gens aussi brillants — et désaxés —, jeunes normaliens existentialistes etc. (Ce que j'écrivais, et dans *Caserne de l'Hymette* et tout récemment pour l'*Hommage à la Grèce*, sur l'individualisme aura sans doute besoin d'être complété par des vues plus larges.)

Visite du Musée d'Alexandrie (la collection fameuse des Tanagras est dans des caisses depuis la guerre). Dans les catacombes où se mêlent cultes égyptien, grec et romain, éprouvé un sentiment semblable à celui que procure St-Clément, la triple église de Rome (j'y allai en 1935 avec Green). Déjeuné avec Fort, le proviseur d'Alexandrie ; déjeuner

d'hommes dans une maison des champs ; Gide était enchanté, il fut en verve ; les convives étaient admirablement choisis ; visite encore de St-Saba... Visite un dimanche matin avec les Grenier et Yassu G. du Canal et des jardins de Nouzah, sorte de Bois de Boulogne. Ravi encore et d'une joie sans égale, simplement à regarder les Alexandrins ; le jardin d'ailleurs est fort beau. C'est le don d'un mécène grec. On nous fit entrer dans la villa qu'il offrit à Sa Majesté. Rien de plus drôle que le valet qui nous accompagnait, exprimant son extase en sabir en nous faisant parcourir les appartements. Je sens m'attacher de plus en plus à l'Égypte... et cependant Alexandrie, c'est autre chose que l'Égypte.

Fort nous emmène (Gide, Étienne) faire le tour du lac Maréotys, ce grand étang salé qui se prolonge derrière Alexandrie. Joie d'apercevoir un mirage, le premier que j'aie vu ; au loin, dans le sable, le lac semblait encore étinceler, et l'on voyait des îles suspendues planer sur lui. Amusant achat de cravates ce matin avec Gide et Étienne. À pleins poumons j'aspirais Alexandrie, et avec joie, sans vouloir du tout y pousser des soupirs. Qu'importait le départ, je sentais bien que j'emportais en moi le secret de la ville. Juste le dernier soir, ce fut la conférence de Gide ; non plus anecdotique comme au Caire (des gens s'en étaient plaints) mais s'adressant à la jeunesse, et exposant au grand jour ses douloureux problèmes. J'étais placé sur l'estrade, près de Fort et d'Étienne ; il y avait tant de monde qu'on avait dû installer sur la scène de jeunes garçons ; je pus voir de près, lorsque Gide eut fini de parler, bien des visages bouleversés. Dîner dans le fin restaurant. Joie d'être encore avec Grenier et Étienne. Gide s'était laissé entraîner...

6 avril.

Écrit à Kazan. Une annonce du *Figaro* m'apprend que l'*Odyssée* est sur la liste des bouquins à paraître chez Charlot. J'ai envoyé mon manuscrit à Londres pour aider à la traduction anglaise... Écrit ce matin à Grenier après avoir lu ses *Inspirations méditerranéennes* ; il vit dans un monde à lui, mais son style ne s'impose pas suffisamment. Il y a cependant un ton bien particulier dans sa conversation. Grenier est d'une extrême modestie, et l'on pourrait se demander si une certaine recherche de la forme ne serait pas à ses yeux une forme de l'orgueil...

Vaguement touché dans ma lettre à Grenier le sujet d'Alexandrie ; j'aurais dû prendre copie. Dans une sorte de torpeur, j'attends que mon sujet se forme. Touché à Grenier, l'autre jour, un mot de Wahl ; il le savait arriviste, mais il le trouve (retour d'Amérique) devenu mégalomane et exhibitionniste. Les hommes n'ont jamais fini de nous étonner.

Vie assez paresseuse, et cependant je ne cesse de profiter au contact de Gide ; il me consulte chaque jour dans la préparation de sa conférence. Je vis dans cette Résidence comme au fond d'une prison — on est loin de la ville, il faut mobiliser une auto pour s'y rendre, et alors on dépend du chauffeur...

Extraordinaire race des porteurs kurdes, chargés de hottes, qui parcourent Beyrouth ; il en est de tout âge.

Excursion à Baalbeck ⁴. Parti le matin. Rien envie de noter. Cela se confond avec les Thermes de Caracalla, la Villa Adriana... Et j'aurai tort. Il y a là un corinthien parfois exquis dans le goût, gracieux dans le colossal. Je pense soudain à certains plafonds de stuc (?) que l'on montre au musée d'Épidaure. Nous étions avec Seyrig et un jeune Italien des plus lettrés. Il y avait encore ce gamin, Roger P., que Gide se faisait une joie de retrouver à Beyrouth, et qui est au fond banal et amorphe. J'ai vu avec quelle ardeur Gide attendait de le revoir ; je l'ai entendu lui téléphoner de la Résidence le premier jour, la voix brisée et palpitante. J'admirais tant de passion. Voici longtemps que je n'en suis plus capable... Simplicité, exactitude de la visite de Baalbeck grâce à Seyrig. Rien de tel que la maîtrise. Monté à 1600 m. Appris les détails les plus intéressants sur la situation de la France, l'histoire du mandat etc... Rentré et salué le général B. qui part pour Paris. Assisté à une réception aux *Cahiers de l'Est*. Les écrivains libanais criblent Gide de questions. Il s'en tire fort bien, tout animé par la sympathie qu'il sent autour de lui. Un père jésuite, jeune encore bien que grisonnant, la voix enchanteresse, parla en parfait connaisseur de la littérature actuelle. Le jeune directeur des *Cahiers* m'entraîne dans sa chambre et m'offre à signer mon *Solomos* qu'il a rapporté d'Athènes. C'est d'ailleurs un cadeau de M. qui l'a déjà revêtu d'un autographe.

Lu ce soir qq. paragraphes des *Œuvres critiques* de Baudelaire. Je ne sais rien de meilleur, ni qui corresponde mieux à la forme que je rêve. C'est là comme le répertoire de tous les essais que je voudrais écrire. Densité de la langue (et de la pensée) ; originalité des mots, ou plutôt du rapprochement des mots, ce qui vous oblige à faire attention, et à recevoir une impression inédite. Volonté et conscience de ce style.

J'ai parlé l'autre soir avec plaisir à l'École des Lettres. Gide a trouvé que je m'étais surpassé ; il est vrai que la salle était toute intime et que je sentais la sympathie du public. (J'ai su après qu'on s'écrasait dans l'es-

4. « C'est de la basse époque », me disait Paulhan vers 1960. [Note de R. L.]

calier, et que bien des gens n'ont pu m'entendre). Les trois conférences que j'ai faites en un mois m'auront beaucoup appris. Je suis moins sûr à présent que l'improvisation est ce qu'il y a de mieux. Peut-être faut-il écrire dans un style oral. Il faut de toute manière que même l'improvisation soit composée.

13 av.

Je rentre de dîner chez le Président de la République. Rien de plus morne. Des plats énormes, mais sans finesse. Amusement de voir la garde d'honneur échelonnée jusqu'au perron. Conversation presque nulle. Le dîner était donné en l'honneur de Gide, lequel était dispensé de smoking. Clair de lune admirable à travers les pins ; je suis ressorti. Rues désertes, mais le premier passant fut une aventure... Beyrouth doit être prodigieusement lascif, mais nous vivons emprisonnés, et sans relations. Les dernières promenades que nous avons faites dans le marché ou les souks ont été enivrantes ; c'est un spectacle inépuisable, et pour peu qu'à toute heure du jour ou de la nuit nous traversions la ville en voiture, notre cœur à chaque instant bondit pour s'élancer hors des portières et des deux côtés à la fois. Admirable course avant-hier à Saïda, nous étions seuls.

Extraordinaire encouragement que me donne Gide après avoir lu *Seferis* : « Si je ne t'avais pas connu, je t'aurais écrit. Ce livre est à la limite, je veux dire qu'on ne sait pas si on s'intéresse plus au poète ou à toi-même. » Très belle lettre de Grenier qui vient de lire ce bouquin ; j'en suis tout remonté ; je le croyais manqué. Et cependant je me souviens que, lorsque je le lus en mars dernier à qq. amis, je leur confiais que chaque phrase, je me l'étais arrachée des entrailles... C'est grâce à cela que Gide, Grenier, aujourd'hui, se déclarent émus. Écrit à Michel et à Roger K. J'étais en verve ; j'éprouve du plaisir à lancer ma plume, c'est bon signe. J'ai hâte au fond de reprendre le boulot, et n'ai rien fait pour que Gide prolonge encore de huit jours le séjour au Liban. Il n'eût tenu qu'à moi. Il faudrait dire deux mots de sa conférence qui se fit hier, qui demanda huit jours de travail acharné (nous privant et de promenades et même de visites). Ce fut la grande attaque contre Barrès, le Dieu du Liban ; servi de rabatteur, de correcteur. Assisté peu à peu à l'élaboration de cette conférence (effet foudroyant, nous dit-on). Consulté à chaque instant par Gide. Grande joie d'être utile.

Le Caire, 20 av.

En Égypte depuis cinq jours, ayant quitté Beyrouth à 6 h du matin le 16. Les gens que nous avons connus durant notre séjour étaient sur le

terrain — comme au théâtre — pour saluer une dernière fois. Laisse Gide s'envoler du Caire vers Paris. Nous avons vécu ensemble quatre mois et deux jours, ayant quitté Paris tous deux le 14 décembre. Extraordinaire école de ces quatre mois. J'ai hâte de me mettre à l'épreuve, je veux dire au travail. Je mène ici une vie d'expectative, mais j'ai du moins la chance d'être en voyage, suspendu, flottant. J'ai aimé infiniment le sentiment d'être dépaycé, sans attaches. Pourtant je ne puis déjà plus (comme je faisais entre vingt et trente ans) vivre dans une ville sans être connu. Il faut en prendre son parti, et s'efforcer de ne connaître et fréquenter que les meilleurs (« Vous vous êtes fait à travers le monde une petite société », me disait Grenier. Sans doute embellissait-il la situation, mais cette société je suis en train de la former). J'attends une place d'avion pour Athènes. Plaisir de la solitude, mais vu Yassu Gaucière etc. Rendu visite à Stavrinou ; décidé (sans le lui dire) que je n'enverrai jamais rien à *La Semaine égyptienne*, ce pot-pourri franco-grec. Qq. instants d'humeur devant un compte rendu de ma conférence ; on me reproche de n'avoir pas parlé de X et X et X. On trouve que j'ai terriblement restreint cette florissante poésie. Je veux bien ; mais je n'ai pas de copains à louer... On pourrait au moins décider si j'ai bien servi ou non les trois poètes que je présentais, et si d'aventure ils ne seraient pas aujourd'hui les plus considérables. Mais basta ! Le numéro d'hommage à Gide a paru ; il est piteux ; je n'ai guère de mérite à y briller... Commencé hier soir à découvrir les plaisirs nocturnes du Caire — autrement dit le putanisme... Je note pour mémoire les sources de l'Adonis où nous conduisit Seyrig voici huit jours (excursion de la journée). Joie puissante sortant de la terre par la bouche de quatre cascades. Élan de Gide qui se fait hisser parmi les rochers afin d'entrer dans les grottes sacrées.

21 av.

Psychologie d'enfant coupable. J. S. m'écrit : « On parle beaucoup de vous ces derniers temps. » Je crois en effet que des petits articles paraissent çà et là, et que mes bouquins se répandent... Je ne crois pas trop que la vie sera agréable à Athènes. J'ai pris ici des goûts de luxe... Joie de retrouver qq. amis assez sûrs, mais situation politique trouble. Pour le moment les royalistes sont au pouvoir ; autant dire la réaction, sinon le fascisme : j'imagine partout une police à g. de sbire. Humiliations, grossièretés. Je n'ai jamais voulu prendre parti en Grèce ; mais il ne faudrait pas que l'on me pousse à bout ; mon opposition serait sur le plan intellectuel ; mais je ne me gênerais pas pour barbouiller d'encre les ministres émouls des universités allemandes ; l'ennui, c'est que le

camp adverse, turbulent, fanatique et primaire, ne me paraîtra pas non plus bien charmant. (J'étais surpris d'entendre l'autre jour les Seyrig déclarer qu'ils ne connaissent rien de mieux que les Grecs. Pour moi, il y a toujours une partie de ce peuple que je ne puis digérer. Insupportable et génial, c'est ainsi que je définirais le Grec.) Crainte que la joie de vivre une fois de plus ne soit bien diminuée (refuge du travail). Si la droite triomphe trop salement, je serai moi-même obligé de me déclarer.

22 av.

Passé Noël et Pâques au Caire. Voilà au moins de l'imprévu. Ma vie en manquait depuis quatre années. Ce fut d'ailleurs ce qui me permit d'écrire. J'improvisai dans ma chambre un voyage... Il était temps enfin d'aller voir du nouveau. Sept mois de vagabondage, et dans des pays que peut-être on ne pourra revoir de sitôt ⁵. Mon destin sait ce qu'il fait. Je ne doute pas non plus d'avoir été cet hiver un des garçons de France les plus favorisés. Cela me donne un sérieux élan, et de quoi me moquer des censeurs. Senti ce matin au réveil un désir de travail — mais sans but défini. Il y avait en moi, ou plutôt dans mon temps intérieur, une sorte d'alentissement, d'allongement de chaque instant, la durée m'apparaissait continue et tissée ; je me sentais porté par une trame sur laquelle des rythmes neufs voulaient venir se poser. Seul me manquait un sujet ; plus exactement, j'en ai plusieurs en tête dont aucun n'est prêt. J'ai découvert voici qq. années qu'il m'est devenu impossible de perdre mon temps. La moindre page, la moindre phrase exige des heures d'abandon, de rêverie orientée. Dans un voyage que je fis avec Gide en 34, je reçus maintes semonces. Me voir inoccupé auprès de lui, me voir vacant, brisait tout son effort, le dérangeait dans sa lecture ou sa méditation. J'étais, il est vrai, plongé bien souvent dans des rêveries abruties. Je me laissais vivre, ou plus exactement je germinais... Dans ce dernier voyage de 46, Gide, pourtant toujours occupé et studieux, ne m'a jamais parlé de mon désœuvrement ; il en avait admis la fécondité, la nécessité. Il voulut même reconnaître qu'il y a des esprits qui travaillent tout le temps.

Déjeuner de Pâques chez les Vigneau. La maison des V. est au pied des Pyramides. Visite le tantôt de Sakara. Joie de rouler dans le désert qui devient beau surtout le soir, quand tous les creux du sable s'emplissent d'ombre... C'était comme un adieu que je donnais à l'Égypte. Tombeau de T. : extrêmement beau... Entré dans le Serapeum (nécro-

5. Revu le Liban en 1965. L'Égypte est un des pays que j'aimerais revoir. (Noté en 1973.) [Note de R. L.]

pole du Bœuf Apis). Pas trouvé le chemin pour gagner, au pied de la falaise, le colosse de Memphis.

Il faudrait visiter l'Amérique... mais on se sent cabré d'avance. Quel ennemi de tout ce qui nous est précieux. Un pays où tout se mesure et se chiffre, et dont l'idéal est de supprimer le jugement, et jusqu'au hasard de la création. Rien n'est laissé à l'individu.

23.

Azur splendide et fraîcheur... Je lis de temps en temps une page de Baudelaire. J'enregistre sans bruit des provisions ; je me prépare à bondir.

Santini veut savoir comment j'ai écrit *Seferis* (avec effort ?). « Quelle concentration ! Dans chaque phrase, dit-il, il y a trois ou quatre idées... »

Reçu des nouvelles de Michel.

Chaque voyage en avion me vaudra des angoisses. Question bagages.

Envoyé ce matin une dépêche à Jacqueline S., la priant de faire balayer mes habitacles. Elle s'était mis en tête que je ne reviendrais point...

24.

Santini hier soir avait avec lui le *Seferis* que j'ai pu lui offrir — et certaine dame grecque, amie et admiratrice du poète, laquelle se trouvait au meeting des Sapins, tomba en arrêt.

Joie d'apprendre hier soir que Jean Grenier est au Caire et qu'il me cherche à tue-tête. Ce matin déjà je l'ai vu au breakfast.

Promenade extrêmement belle au couvent de Bektachis — on dépasse la citadelle (ce fort qu'hérissent des minarets) pour monter à travers de petites rues que domine la falaise dorée du Motitaba (?). Là-haut c'est le désert, mais des moines (des derviches qui aujourd'hui ne tournent plus) ont creusé au XV^e siècle la montagne et ont enterré des saints. La crypte est vaste ; un amas de tapis entoure les tombeaux. Il règne assez de fraîcheur sous ces voûtes, alors que rien n'est plus brûlant que la falaise. Mais voir le vieux Caire se dérouler par la fracture de la grotte, et le Nil au loin paresser, les pyramides innombrables modeler l'horizon, spectacle inattendu (il fallait un Grenier pour nous y conduire). Aménité des moines (bien vieux). Rustique volupté du patio de la mission géante, de la salle étroite où les divans se font face (rien ne fait plus persan...). Le long de la falaise, à force d'art, sur des terrasses, les moines ont fait depuis des siècles pousser des fleurs et des arbres, des jardins, des coins d'ombre, des belvédères et partout des bancs : les uns creusés dans le

roc, les autres faits de bois. Tonnelles, retraites, cabinets de verdure, et toujours à vos pieds le défilé des minarets. On vous laisse tranquille parmi ces solitudes en fleurs ; je n'ai rien vu de plus voluptueux. Le bruit qu'on fait de la Kasta des Oudagas paraît bien excessif.

26.

L'avion est retardé... Déjeuné avec Grenier (Santini et Simon). Acheté le n° 13 de *L'Arche* (il vient d'arriver au Caire). Certaines pages de Camus sur Oran m'intéressent sans me satisfaire ; mais il s'agit de la description d'une ville de la Méditerranée, et qui n'est pas une ville d'art ; ce propos est tout brûlant pour moi.

Couru ce matin à la légation. Été à midi visiter le Musée d'art moderne, lequel à vrai dire se réduit au bureau et à l'atelier du Directeur, qui a réuni là, temporairement, le meilleur de ses toiles. Grenier était venu me rejoindre, et je fus stupéfait de son coup d'œil, de sa science, des qualités critiques surprenantes dont il faisait preuve. Il est tout pétri de peinture et en parle admirablement. (Le petit musée contient plusieurs toiles de [...] et un ahurissant Bosch.) Grenier serait tout indiqué pour la critique d'art ; sans peine il y passerait maître. Au sortir du musée, dans un grand élan amical il me demande de me tutoyer. Nous sautons dans un fiacre et, tout en riant, mêlons le *tu* et le *vous*. Cela se poursuit durant le déjeuner que nous prenons avec les Vigneau et Yassu G. Mme V. me parle de la manière la plus aiguë du drame humain de la Résistance et de son triste aboutissement dans la poésie. Elle assimile déjà les résistants aux Anciens Combattants de 18 : des héros, des holocaustes... mais à qui on peut toujours dire : « Vous faites parler les morts. Et vous-mêmes, pourquoi n'êtes-vous pas morts ? » Je note fort mal tout cela ; les arguments étaient beaucoup plus subtils. Après le départ de V. et de sa femme, Grenier, en qq. morts, nous trace un portrait de V. d'une étonnante perspicacité ; intuition et jugement en lui se conjuguent. Rien ne lui échappe ; il pèse au juste poids. Cet homme effacé, qui semble dans la lune, qui se déplace avec lenteur et comme à contre-temps, a le sens le plus rare des valeurs ; il voit le monde et les hommes avec un relief inouï. Nous le mettons dans le train d'Alexandrie. Grâce, ironie, poésie diffuse, jusqu'au dernier moment il nous ravit... Je passe à l'Information, chez Yassu G. Discussion sur les problèmes du style, de la langue, de l'œuvre à faire, questions passionnantes mais plutôt peu comprises au Caire, d'où le plaisir de Y. à les agiter. (Durant la journée, qq. notes sur Alexandrie. Je sens des courbes, des méandres prendre corps.)

27.

Mon bonhomme, ça y est. Il faut être demain au petit jour à l'agence anglaise (3 h 45). Je me sens soulagé, un peu comme Ulysse retournant à Ithaque. Bonne humeur extrême, ce matin ; parcouru les rues comme un triomphateur, et plein d'idées, de désirs. Il faisait adorablement chaud et je buvais, altéré, à la coupe de tous les visages. Au fait, je sentais en moi comme de grandes orgues, je débordais d'harmonie... Déjeuner d'adieu avec Santini et Yassu G. Un certain chianti nous mit en gaîté. Yassu me connaissait en tant qu'homme drôle, mais non pas Santini qui me regardait effaré. (Gide lui-même, durant ce voyage, en me voyant dire des drôleries à certaines personnes, n'en revenait pas, et me déclarait qu'en tête à tête avec lui j'étais beaucoup plus grave et réservé.) Fini la tournée par la citadelle et la mosquée de Mehemet Ali (belle vue sur le Caire). Mais la mosquée veut imiter Sainte-Sophie en s'inspirant du style Louis-Philippe...

Diné avec Yassu G. dans sa pension. Plaisir toujours plus vif à houspiller le jeune garçon de dix-huit ans qui prend ses repas à la table d'hôte. Intelligent, mais terriblement naïf. Rien de meilleur, je crois, que de lui stimuler l'esprit ; j'entrevois par lui le niveau enfantin des étudiants d'Égypte. Il me faut donc quitter ce pays ; j'en découvre de mieux en mieux les charmes, les facilités (beaucoup plus nombreuses qu'à Athènes). Mais ici je ne pourrais pas travailler ; je serais bientôt en péril. Merveilleux régulateur de l'œuvre à accomplir.

